

Réappropriation de l'Histoire par le passé familial dans *Le pays des autres* de Leïla Slimani

Ángeles SÁNCHEZ HERNÁNDEZ

Gabriel Díez ABADIE

Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

angeles.sanchez@ulpgc.es

gabriel.diez@ulpgc.es

<https://orcid.org/0000-0002-7566-1300>

<https://orcid.org/0000-0003-0107-3917>

Resumen

Este artículo analiza la obra de Leïla Slimani *Le pays des autres* como documento literario que proporciona una información ficcional pero necesaria para complementar la historia oficial, contribuyendo así a la patrimonialización de las diferentes memorias que surgen de un pasado común por la colonización francesa y que tiene una repercusión en la sociedad actual multicultural. La metodología se fundamenta en las teorías postcoloniales y las de la memoria multidireccional desarrolladas por M. Rothberg.

Palabras clave: colonialismo, memoria, multidireccionalidad.

Résumé

Cet article analyse l'œuvre de Leïla Slimani *Le pays des autres* en tant que document littéraire qui apporte des informations fictives mais nécessaires afin de compléter l'histoire officielle, contribuant ainsi à la patrimonialisation des différentes mémoires qui naissent d'un passé commun dû à la colonisation française et qui ont un impact sur la société multiculturelle d'aujourd'hui. La méthodologie de cet article s'appuie sur les théories postcoloniales et les théories de la mémoire multidirectionnelle développées par M. Rothberg.

Mots clé : colonialisme, mémoire, multidirectionnalité.

Abstract

This article analyzes Leïla Slimani's work *Le pays des autres* as a literary document that provides fictional but necessary information to complement the official history, thus contributing to the patrimonialization of the different memories that arise from a common past due to French colonization and that has an impact on today's multicultural society. The methodology is based on postcolonial theories and multidirectional memory theories developed by M. Rothberg.

Keywords: colonialism, memory, multidirectionality.

1. Introduction

Dans le paysage littéraire francophone récent, une profusion de romans place, au centre du nœud narratif, des récits ancrés dans le passé colonial français¹. Ces œuvres qui tissent des liens entre fiction et Histoire sont caractérisés par un regard rétrospectif tourné vers le passé et souvent sur les racines familiales. Les auteurs, en quête de leur identité, tentent de se réapproprier un passé non vécu directement, « mettent en œuvre une pratique mémorielle qui ne prétend pas représenter le passé tel qu'il a été, mais qui s'interroge plutôt sur ce que sa transmission signifie aujourd'hui, au moment où les témoins sont sur le point de disparaître » (Panocchia, 2014 : 333). Ce qui nous intéresse en particulier ce sont les répercussions de ce passé récent sur la société française et européenne contemporaines.

Cet article se penche sur les deux premiers volumes de la trilogie de Leïla Slimani – encore inachevée – *Les pays des autres* (2020). Il explore comment l'entrelacement de l'individu, de la famille et de l'Histoire se manifeste dans le domaine fictionnel ; comme le souligne François Busnel² : « c'est une fresque qui va vous emporter à travers le destin de l'Histoire de France et l'Histoire du Maroc. Vous tressez les liens des deux pays à travers une histoire de famille ». Partant d'expériences familiales, Slimani crée une œuvre où se mêlent personnages et éléments à la fois réels et fictifs (Vanlommel, 2022). Cette étude vise à montrer comment la littérature permet d'exhumer ces mémoires et leur résonance actuelle, interrogeant ainsi le présent de nos sociétés multiculturelles.

Le fait que cette trilogie soit encore inachevée n'entrave pas une analyse cohérente car chacune des deux publications couvre une période distincte. Le premier tome, apparu sous le titre *Le pays des autres. La guerre, la guerre, la guerre* (2020), s'inspire de l'histoire familiale de l'autrice, retraçant le parcours de ses grands-parents maternels en France et au Maroc à l'issue de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à l'indépendance de ce dernier. Le second, *Regardez-nous danser. Le pays des autres, 2* (2022), s'ouvre aux alentours de 1968, une période où le Maroc lutte pour forger sa nouvelle identité, tiraillé entre passé et aspirations modernistes occidentales, et se prolonge jusqu'à la fin des années 1970. Le récit se focalise sur la perception extérieure de ce *nous* qui caractérise l'identité collective marocaine pour essayer de découvrir qui est cet *autre* pour chaque personnage. Le récit traverse d'abord les remous des rébellions pour l'indépendance dans le premier volume, puis évolue dans le second vers la première décennie sous le règne alaouite, jusqu'à la fin des années 1970. Le titre du dernier tome paru introduit le mot « danser » ajoutant l'image de gâité qui habite la population mais

¹ Cette recherche fait partie du projet de I+D+I : *Patrimonialización de las memorias colectivas, memorias multidireccionales y decolonialidad. Los desafíos de la construcción identitaria de la nueva Europa (1989-2020) al prisma de las literaturas migrantes* (LIMENDECO, CIAICO/2021/339), Consejería de Innovación, Universidades, Ciencia y Sociedad Digital, de la Generalitat Valenciana).

² <https://www.youtube.com/watch?v=1IO2TN3JOBQ> (013-026 minutes).

souligne également les fluctuations du régime politique de Hassan II. L'auteure prévoit de conclure sa fresque sur l'évolution du Maroc et de ses défis à la fin du XX^e siècle dans son troisième volume.

L'histoire racontée dresse un tableau de la dernière étape du protectorat français dans ce pays maghrébin et continue avec le début de la décolonisation, illustrant la complexité d'une nation dans laquelle chacun ressent que le pays appartient aux autres: les colons comme les indigènes, les soldats comme les paysans, tous se sentent un peu étrangers. Au-delà de l'emprise coloniale, la domination masculine est prégnante : les femmes, assujetties aux figures paternelles, fraternelles ou maritales, vivent dans un pays d'hommes et luttent inlassablement pour leur émancipation.

Cette étude suit les paramètres d'analyse de la « mémoire multidirectionnelle » concept développé par Michael Rothberg (2018 : 7), qui visent à croiser les études sur les traumatismes de l'Holocauste et les recherches postcoloniales. Cette approche constitue un des outils théoriques essentiels pour aborder les questions liées aux séquelles des violences historiques. Aujourd'hui, le colonialisme reste une question d'actualité en France, comme dans d'autres sociétés de ce continent qui accueillent un grand nombre d'immigrés issus de leurs anciens empires coloniaux. Les mémoires des colons et des colonisés s'affrontent sur un passé commun qui a été vécu de manières diamétralement opposées. Si la décolonisation politique a conduit à l'indépendance des pays, la colonialité au sens sociologique du terme établi par le péruvien Aníbal Quijano persiste (*apud* Bertho et Querrien, 2021 : 52) :

Sa force de frappe réside avant tout dans la diffusion à prétention universelle des savoirs, des imaginaires, des fantasmes élaborés dans le cadre de la colonie. L'efficacité pratique des savoirs occidentaux est aujourd'hui remise en cause par le maintien des disparités de conditions de vie. La prétention à proposer des visions universelles est battue en brèche par la prise en compte de la situation des savoirs, de leur caractère incarné. Dès lors la décolonialité a beaucoup à voir avec la notion de point de vue, de perspective, de regard. Tous termes qui désignent également le travail de l'écrivain ou de l'artiste.

La mémoire des colonisateurs et celle des colonisés ne coïncident pas dans leurs évaluations, de même que celle des hommes et celle des femmes diffèrent. Au XXI^e siècle, les sociétés occidentales sont contraintes de repenser leur rapport à la migration, face à un processus irréversible et croissant de métissage, et à l'arrivée soutenue d'immigrés qui interpelle ces pays à agir de manière responsable. Il est certain que la transformation sociale sur l'enjeu des migrations à l'échelle européenne reste un véritable défi, comme l'affirme Alfaro Amieiro (2022 : 24) : « un autre regard est nécessaire, soit pour la société de départ soit pour la société d'accueil ». Si l'immigration constitue un sujet aussi sensible, c'est qu'elle est parcourue par un certain nombre de contradictions et de tensions (Duru-Bellat, 2019).

Afin de bâtir un futur commun basé sur une autre relation, il est essentiel pour les anciens colonisateurs et colonisés de comprendre le passé qui les a unis et désunis au fil du temps, découvrant à travers des souvenirs communs ce qui subsiste encore de la suprématie des uns sur les autres. Maldonado-Torres (*apud* Ndlovu-Gatsheni, 2021 : 453) précise que les théories décoloniales « partagent une vision de la colonialité comme problème fondamental de l'ère moderne (ainsi que de l'ère postmoderne et de l'ère de l'information) » et, en conséquence, une tâche nécessaire reste à accomplir, celle de donner réponse à cette problématique. L'intérêt de sonder la production littéraire repose sur le fait que ces œuvres mettent au premier plan la part d'imaginaire qui subsiste dans la construction de notre vision du passé. Cette reconstruction du passé introduit une fonction réparatrice car, même si les expériences évoquées ne peuvent être qualifiée de « traumatisante », elles portent l'empreinte du choc émotionnel vécu par générations antérieures, quelle qu'en soit la nature (Bellemare-Page, 2006 : 50).

2. Mémoire multidirectionnelle et théorie décoloniale

Les mémoires multidirectionnelles se construisent à côté de l'altérité, en incorporant divers récits et en s'inscrivant dans une perspective décoloniale, tant dans l'analyse littéraire que dans l'analyse discursive. La littérature fait écho à cette façon de construire la mémoire dans l'ère transnationale dans laquelle nous vivons, et il existe un vaste corpus de romans de la mémoire et de la post-mémoire publiés au XXI^e siècle. Le discours mémoriel actuel apparaît comme un plaidoyer symbolique différent sur ce passé traumatique commun (Pereyra, 2018 : 1). L'élaboration narrative de ce passé multiforme appelle une perspective d'analyse transnationale et multidirectionnelle. Le concept proposé par Michael Rothberg de « mémoire multidirectionnelle » cherche à briser l'idée de privilégier la mémoire de certains groupes sociaux au détriment d'autres car les divers contextes sociopolitiques sont mis en relation avec des récits mémoriels où la pureté identitaire n'existe plus.

Les théories décoloniales renforcent cette perspective critique en se concentrant sur l'expérience de ceux qui ont enduré des conditions structurelles coloniales pendant longtemps, bien après la déclaration d'indépendance. Le terme *décolonial* implique la remise en question de « l'historicité de la colonialité/impérialité/modernité en termes de réciprocité » (Maniglio et Barboza da Silva, 2021 : 156). Les nouvelles formes de dépendance, d'inégalité sociale et d'injustice cognitive sont révisées. Cette perspective d'analyse marque un changement de direction dans la compréhension de la modernité afin d'enregistrer les expériences individuelles ou collectives des différentes mémoires coloniales (Rodríguez Reyes, 2016 : 133). La littérature apporte une contribution significative à cette perspective car elle aborde les expériences des sujets soumis à un déplacement forcé ou volontaire impliquant une expérience traumatique (exilés, réfugiés, migrants) afin d'établir des dialogues interculturels dérivés d'autres processus migratoires.

Aníbal Quijano explique que la classification des individus ne se limite pas aux sphères du pouvoir ou de l'économie, mais qu'elle est présente dans tous les domaines ; il ajoute que « la domination est la condition préalable de l'exploitation, et la race est l'instrument le plus efficace de la domination » (Quijano, 2014b : 826). Ce chercheur fonde le modèle de pouvoir colonial sur l'imposition d'une classification raciale ou ethnique de la population mondiale ; il affirme que ce pouvoir « opère sur tous les plans, sphères et dimensions, matériels et subjectifs, de l'existence quotidienne et à l'échelle sociale » (Quijano, 2014a : 285). Le colonialisme est certainement plus ancien que la colonialité, mais cette dernière s'est avérée plus profonde et plus durable au cours des cinq derniers siècles. Walter Mignolo étend ce concept en affirmant que la colonialité est omniprésente et que, par conséquent, la décolonialité doit l'être également.

Dans la réflexion sur le processus décolonial, les mémoires multidirectionnelles participent à des dynamiques relationnelles qui nous permettent de remettre en question les représentations et les récits officiels du passé et d'élargir les possibilités de coexistence dans les sociétés marquées par l'hybridité culturelle. Rothberg détermine qu'il ne s'agit pas simplement d'une question de terminologie, mais que « le passage de l'universalisme à la multidirectionnalité a de sérieuses implications pour l'éthique et la politique de la mémoire » (Roche, 2018 : 46). Son approche de la mémoire multidirectionnelle impliquerait une prise de conscience du passé et du présent afin de rechercher la vérité à travers la confrontation de différentes mémoires émergentes. En démontrant les intersections et les complémentarités qui marquent l'histoire du génocide et du colonialisme, Rothberg (2018 : 384) ouvre la voie à la création de nouveaux espaces de conciliation.

Ces mémoires émergentes doivent impérativement inclure les mémoires des femmes, car leurs expériences dans les processus de déterritorialisation, qu'elles soient forcées ou volontaires, prennent des nuances différentes dans la construction des discours mémoriels liés au genre. S'appuyant sur les recherches de Marianne Hirsch de la fin des années 1980, Julie Brunet (2004 : 7) affirme que les expériences spécifiques vécues par les femmes dans leur famille marquent leurs structures psychiques, qui se répercutent sur leurs productions écrites. Elle souligne également que ces expériences diffèrent selon les contextes sociaux, politiques, religieux ou culturels dans lesquels elles s'inscrivent. Il est donc pertinent d'enregistrer les expériences de la population féminine qui ont été passées sous silence par l'histoire, car sans elles, la construction des sociétés n'aurait pas été possible.

La période du protectorat français au Maroc et de la décolonisation qui s'en est suivie ont été peu abordées dans la littérature française, d'où l'intérêt porté au roman de Leïla Slimani pour mieux éclairer cette période, comme le souligne Oriane Schneider (2020). Dans le même esprit, la sociologue Fadma Aït Mous soutient que la rareté des témoignages sur les femmes marocaines durant la période du protectorat est certaine et déclare (Aït Mous, 2021 : 171) que :

La place des femmes dans l'histoire marocaine, notamment durant le protectorat, reste très peu visible. Les quelques écrits qui y sont consacrés ont conclu à l'absence de reconnaissance du rôle des femmes dans la lutte anticoloniale aussi bien par l'histoire que par la mémoire nationaliste.

Il est prioritaire de mettre en lumière ces mémoires pour éviter que l'histoire ne retienne qu'une vision fragmentaire de la réalité. La littérature s'avère un outil précieux pour explorer le passé dans toute sa complexité et diversité. Afin de bâtir des sociétés futures ancrées dans l'égalité, il est nécessaire d'embrasser une compréhension exhaustive de la condition humaine, intégrant les vécus d'hommes et de femmes d'hier et d'aujourd'hui, pour accomplir une véritable patrimonialisation de la mémoire.

3. Leïla Slimani : féminisme et colonisation

Avec sa trilogie axée sur le passé familial, Leïla Slimani opère un virage dans son style d'écriture, désireuse d'approfondir la description des situations vécues par d'autres femmes ou hommes dont elle a été témoin. L'engagement féministe de Slimani transparaît constamment dans tous ses ouvrages, un aspect pertinemment mis en évidence par Fernández Erquicia (2019) qui lui consacre une analyse approfondie en y décomposant la représentation des défis spécifiques auxquels les femmes sont confrontées. Ses recherches révisent l'ensemble de l'œuvre de Slimani jusqu'en 2018. L'écrivaine aborde dans ses publications des sujets délicats tels que la sexualité dans les pays musulmans ou l'infanticide dans son roman *Chanson douce*, couronné d'un prix Goncourt en 2016, soulignant de plus l'approche complexe des femmes vis-à-vis de la maternité.

Dans les deux derniers ouvrages publiés qui composent *Le pays des autres*, Slimani fait la chronique de l'histoire familiale des Belhaj. L'écrivaine se sert de son expérience et des témoignages recueillis dans son entourage pour construire un roman charpenté sur une quête historique et familiale. Les événements dépeints s'entremêlent au quotidien d'une société à la croisée des cultures marocaine et française, et évoluent entre deux pays unis par un passé en commun. Leïla Slimani, née en 1981 à Rabat (Maroc), déclare dans un entretien qu'elle retrace cette fiction familiale « pour essayer de comprendre mes deux cultures, mes deux langues, pour savoir d'où je viens et pourquoi j'existe », en y ajoutant que la « colonisation n'est pas quelque chose de lointain, c'est mon histoire et je ne suis pas une grand-mère » (Ayén, 2021). Ainsi, elle indique nettement que la réalité qu'elle expose constitue une composante des sociétés contemporaines qui ne peut continuer à être ignorée. La compréhension de ces mémoires partagées devrait contribuer à la connaissance mutuelle et, par conséquent, à l'amélioration des relations afin de contrer la xénophobie.

4. *Les pays des autres* : une saga familiale entre le Maroc et la France

Les deux volumes qui constituent jusqu'au présent *Le pays des autres* sont dédiés aux deux pays et deux cultures qui l'ont conformée. Le récit s'appuie autant sur des

souvenirs personnels que sur des recherches des événements historiques. Les deux premiers tomes disposent un panorama de la vie au Maroc des années 40 à travers les difficultés de l'installation de la famille pendant le Protectorat français dans la région de Meknès, suivant leur quotidien durant la lutte pour l'indépendance, l'avènement du court règne de Mohamed V, ainsi que le postérieur durcissement du régime d'Hasan II jusqu'aux années 1970, une époque où prospère une bourgeoisie insouciant face à la misère populaire, tandis que le pays prend des airs de modernisation.

Le premier livre de ce projet, *La guerre, la guerre, la guerre*, adresse un clin d'œil au protagoniste du film *Autant en emporte le vent* (1939) pour indiquer l'esprit dans lequel s'inscrit le récit de Slimani. Il s'agit d'une saga familiale dont les convulsions obligeront les personnages à se révéler. Deux personnages féminins, Mathilde et sa belle-sœur Selma, sortent de leur rêverie pour se heurter à la réalité de la vie. D'une part, Mathilde, qui passe son adolescence pendant la Seconde Guerre mondiale, pleine de désir de vie et d'illusion après son mariage, part pour un pays dont elle ne connaît absolument rien. D'autre part, Selma, sœur d'Amine qui est le mari de Mathilde, voit sa vie basculer en raison de l'emprise familiale sur son corps et son destin, contrainte par ses frères à prendre une décision définitive après être tombée amoureuse et se retrouvée enceinte d'un Français.

L'écrivaine entend donner une vision de l'hybridation qui existe dans de nombreuses familles françaises qui, à l'instar de ses personnages, proviennent de deux cultures différentes (Leyris, 2020). Selon Leila Slimani, le métissage est souvent perçu comme une soustraction plutôt qu'une addition de deux cultures car « dans le regard de l'autre, le métis n'est pas deux, il n'est ni l'un ni l'autre » (Chaudey, 2020) ; la double appartenance engendre une certaine méfiance chez l'autochtone, incertain de la loyauté du métis en cas de conflit.

Le deuxième volet de la trilogie poursuit l'histoire familiale des Belhaj et retrace un tableau dans lequel certains autochtones comme eux s'enrichissent et bénéficient d'une amélioration de leurs conditions de vie, d'où le *Regardez-nous danser* du titre, mais ils restent indifférents face à la situation d'abandon et de désintérêt dans laquelle survivent nombre de leurs concitoyens marocains. L'intérêt de mettre en lumière les vécus des personnes affectées par les différents événements historiques et sociaux du passé vise à projeter ces problématiques sur la société d'aujourd'hui, héritière directe de ces enjeux, afin de contribuer à une compréhension mutuelle plus profonde.

4.1. Les pays des autres. *La guerre, la guerre, la guerre* (2020)

Le récit débute avec l'installation de Mathilde et Amine Belhaj dans le pays marocain après leur mariage en Alsace. Le couple se rencontre pendant les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale dans la région du nord de la France. Mathilde, dont les rêves de jeunesse ont été brisés par le conflit, s'éprend de ce bel homme, soldat de l'armée française et s'apprête à partir pour un territoire dont elle ne connaît rien, forte de leur amour. Le père de Mathilde possède une grande ouverture d'esprit et

donne son accord à ce mariage, la guerre ayant fait évoluer les mentalités, rappelant que la France avait été libérée grâce aussi aux soldats issus des colonies.

Une fois sur le territoire marocain, le couple s'installe dans la zone du Protectorat français où cohabitent colons et autochtones. La complexité de la vie de cette période avant l'indépendance se reflète dans leur union mixte. Dans ce contexte historique, le récit présente les vicissitudes sociales, politiques et personnelles de cette famille dans sa vie quotidienne, confrontée à une marginalisation sociale significative, précisément en raison de l'interdiction non officielle du mariage mixte.

Au Maroc, les Français représentent l'hégémonie coloniale et, en particulier, l'image des vainqueurs qui ont reçu les terres les plus fertiles par opposition aux terres caillouteuses héritées par Amine ; mais, aux yeux de Mathilde, les autres sont aussi ces Français qui ne veulent rien savoir d'une compatriote ayant épousé un indigène. Leur rejet est mis en scène à de nombreuses reprises, notamment dans les rebuffades qu'elle subit de la part des autres Françaises, les mères des compagnons de sa fille Aïcha. Le sentiment de déracinement et d'isolement face à la culture et à la religion locales est renforcé par l'attitude distante de ses compatriotes français. Le couple s'établit dans la ville de Meknès, partagée entre deux mondes différents reflétant la séparation entre les communautés musulmanes, d'une part, et juives et les Français, de l'autre. Ils commencent leur vie commune dans la maison familiale dans la vieille médina avant de s'installer dans une ferme éloignée du centre, sur des terres inhospitalières, léguée par le père d'Amine, miroir géographique de l'isolement social qu'ils vont endurer.

La ville moderne s'étend de l'autre côté de la rivière Oued Bou Fekran. Cette division vise à respecter l'architecture et l'urbanisme traditionnels des villes marocaines d'après la politique du maréchal Lyautey, commissaire général au Maroc. Bien que non écrites, les règles de circulation dans la cité sont strictement observées par les colons et les indigènes qui s'y conforment pour ne pas dépasser ces limites imaginaires. Lors de l'arrivée de Mathilde dans la ville en 1944, son impression est celle d'une ville hostile, et cette première perception est décrite en ces termes : « une séparation stricte entre la médina, où les murs ancestraux devaient être préservés, et la ville européenne, où les rues portaient des noms de villes françaises et qui devait être considérée comme un laboratoire de la modernité » (Slimani, 2020 : 25). La délimitation de la ville souligne la ségrégation sociale, celui qui enfreint les règles est montré du doigt et exclu. Cette règle tacite de la société conduira le personnage de Selma à s'envelopper dans un haïk pour ne pas être reconnue, lui permettant ainsi d'aller au cinéma en secret.

Amine se retrouve déchiré entre deux mondes : d'une part, il éprouve de la loyauté envers la France, le pays qui a fait de lui un héros et auquel appartient la femme qu'il aime, et d'autre part, il est conscient de son imbrication dans son pays d'origine, avec ses normes sociales et religieuses ancrées dans une tradition qu'il n'approuve pas toujours, mais auxquelles il se soumet et soumet sa femme. Son débat intérieur porte sur la tradition et la modernité. Mathilde, comme les autres femmes de cette histoire,

ressent la double colonisation : celle exercée par le pouvoir colonial à l'ensemble de la population et celle plus intime, subie au sein du foyer, soumises aux diktats et aux intérêts masculins, voyant leurs aspirations personnelles réduites au néant. Cependant, la personnalité de Mathilde diffère des autres ; malgré le poids du machisme environnant, elle se révèle être une femme forte et entreprenante qui s'implique socialement dans l'amélioration des conditions de santé de son entourage, elle apprend la langue arabe et s'adapte à certains rites musulmans, jusqu'à jeûner le Ramadan. Elle encourage sa fille à surmonter les difficultés raciales dans son internat des bonnes sœurs et à poursuivre ses études supérieures de médecine dans une université française. Mathilde assiste à la transformation de la personnalité de son mari qui devient progressivement un étranger pour elle, capable de la gifler ou de lui casser le nez pour la punir d'avoir été la confidente de sa sœur Selma.

En présentant les stéréotypes patriarcaux, l'autrice prouve que les hommes sont aussi 'l'autre' pour les femmes dans ce pays ; parallèlement à la question de la décolonisation, ces dernières subissent l'ordre patriarcal, dénuées de droit de parole ou de vote, confinées dans un espace de domination masculine. Dans ce contexte social, Mathilde est confrontée aux traditions strictes en vigueur et est également soumise à son mari et à la tradition pour sa propre survie. Cependant, elle parvient à se forger un monde parallèle à celui assigné à la maternité et de la femme au foyer en s'engageant comme agent de santé dans un dispensaire de village. L'incompréhension permanente entre les cultures européenne et maghrébine est incarnée par le couple Amine et Mathilde, dont les manières de vivre et de saisir le monde s'opposent constamment. Amine se débat entre son respect des traditions et son désir de modernité, tiraillé entre la culpabilité engendrée par les reproches de trahison de son peuple formulé par son frère Omar, son amour pour sa femme, et sa volonté d'offrir un avenir meilleur à sa famille. Il s'investit dans son travail et collabore avec d'autres colons français qui lui apprennent à améliorer sa plantation.

Après la Seconde Guerre mondiale, le parti de l'Istiqlal joue un rôle de premier plan dans le mouvement indépendantiste marocain ; les négociations avec la France et l'Espagne, les deux nations qui dominent le nord du pays maghrébin à l'époque, aboutissent à la proclamation de l'indépendance en 1956. L'intrigue de ce roman couvre cette période, s'étendant jusqu'au retour du roi Mohammed V en 1957. Slimani pose la question de la colonisation avec cette notion de pays des autres, un lieu où chacun éprouve un sentiment d'étrangéité et personne n'y est à l'aise. Il s'agit, d'une part, de la ségrégation des Marocains par rapport aux colons français et, d'autre part, de la difficulté des colons à s'intégrer dans un pays où ils se sentent menacés. Le frère d'Amine, Omar Belhaj, est membre du parti nationaliste et s'engage pleinement dans la lutte armée, abandonnant sa famille jusqu'à ce que le pays obtienne l'indépendance ; il devient ensuite membre haut placé des services secrets de la police marocaine. Un aspect supplémentaire d'une double marginalité découle précisément du mélange des

colonisateurs et des autochtones. Amine est un exemple de cette double marginalité ; d'une part, il se sentira relégué par les colons français et d'autre part, il sera méprisé par son frère qui le considère comme un traître à la patrie. L'autrice affirme qu'elle a voulu, en écrivant ce livre, rendre compte du déchirement causé par la colonisation, la guerre d'indépendance et le processus de décolonisation (Koutchoumoff, 2020).

Leila Slimani présente ses personnages dépeints dans leur complexité humaine et nous offre un aperçu de la réalité de la vie dans une ville marocaine pendant la période du protectorat, documentant minutieusement les dynamiques du pouvoir patriarcal sur les femmes, illustrées par les différents portraits des protagonistes, confirmant ainsi son engagement social pour la cause féministe. L'autrice s'explique à ce sujet dans un entretien avec simplicité à travers une phrase courante de sa grand-mère maternelle, qu'elle confirme comme l'inspiratrice de son combat en faveur des femmes (Slimani, 2021) :

J'ai repensé à ma grand-mère qui avait cette phrase quand ils étaient jeunes et que mon grand-père sortait le soir. Ma grand-mère voulait sortir elle aussi. Avec son fort accent alsacien, elle a dit : « ... Et bien je viens avec ». Elle portait sa tablette et l'emmenait dans la rue. Mon grand-père, ça le rendait fou. Il ne comprenait pas. Elle s'obstinait. Je me suis dit que c'était peut-être ça la définition.

L'obstination de la grand-mère de Slimani à refuser que les limites de ses actions soient fixées par sa simple condition de femme représente le modèle de résolution et de lutte aux yeux de l'écrivaine qui lui permettra finalement d'atteindre les objectifs de liberté qu'elle s'était fixés ; cette Alsacienne résiste à se laisser dominer par la morale de la tradition. Il n'est pas surprenant qu'après avoir été témoin de cette lutte constante pour imposer sa volonté, l'exemple soit fortement ressenti par sa petite-fille.

Selma incarne le rôle de la femme contrainte par les conventions d'un passé révolu, aspirant à une liberté lui étant refusée. Elle rêve de devenir hôtesse de l'air pour s'échapper des limites de sa ville natale et elle désire rester maîtresse de son corps et de son destin. Cette jeune fille, éduquée à l'école française, partage les mêmes aspirations que ses homologues françaises. Après être tombée amoureuse et enceinte d'un pilote, elle est contrainte d'épouser un homme marocain âgé et rude, tourmenté de plus par un passé de guerre et de désertion, une union forcée par ses frères pour ainsi sauvegarder l'honneur familial au détriment de son bonheur. Le désespoir conduit Selma à penser au suicide comme seule issue à cette situation.

Le mélange de cultures prend forme chez Amine et Mathilde puis chez leurs enfants, Aïcha et Selim. Ces personnages nous montrent les conséquences de ce croisement de deux mondes qui se reflète aussi dans la nature ; le fruit que cultive Amine, le *citrange*, est le résultat de l'hybridation du citronnier et de l'oranger dans son champ. Le premier volume se termine avec l'indépendance du peuple marocain : « un monde

était en train de disparaître sous leurs yeux. En face brûlaient les maisons des colons [...]. Les livres étaient réduits en cendres comme les héritages venus de France et exhibés avec fierté au nez des indigènes » (Slimani, 2020 : 406). L'image du feu détruisant ces legs de la colonisation évoque la fin d'un monde et l'ouverture vers les transformations attendues par le peuple marocain.

4.2 *Regardez-nous danser. Le pays des autres, 2 (2022)*

Dans cette deuxième partie de la trilogie, la Seconde Guerre mondiale est un lointain souvenir, le Maroc n'est plus sous protectorat français et, en ces temps post-coloniaux, la société est animée par un souffle de liberté. Le livre est divisé en deux parties introduites par des citations qui font allusion au sens général de chacune d'elles.

La première est une citation de Boris Pasternak : « L'époque ne tient pas compte de ce que je suis, elle m'impose ce qui lui plaît de m'imposer. Permettez-moi d'ignorer les faits » (Slimani, 2022 : 15). Cette réflexion présente vraisemblablement la réceptivité de la société marocaine aux influences du reste du monde. Influencé par les événements de mai 1968, le Maroc s'ouvre au monde et les termes d'indépendance ou d'émancipation prennent tout leur sens dans l'imaginaire collectif. C'est l'époque où la contre-culture hippie fait son apparition à Essaouira, chamboulant les codes et les traditions locales ; Selim, le fils de Mathilde et Amine, s'y est longtemps caché avant de partir pour l'Amérique. Il faut suivre le cours de l'Histoire, suivre « la valse, comme son titre le suggère » (Mainardi, 2022). Toutefois, cette ignorance des faits, évoquée par Pasternak, nous rappelle que si l'Histoire a déjà consigné sa version officielle des événements, ce roman vise à consigner les récits individuels, insignifiants face aux grands enjeux politiques, mais dont la somme des petites destinées est essentielle pour comprendre la réalité du pays et de son histoire. Il est nécessaire d'enregistrer ces événements, qui semblent insignifiants, mais qui ont eu un impact sur la vie de nombreux citoyens, afin que la mémoire multidirectionnelle préconisée par Rothberg ait réellement un impact sur la vie contemporaine et sur l'Histoire.

La famille Belhaj s'efforce de trouver sa place dans le nouveau paysage social en reconstitution. Grâce à la modernisation agricole, Amine voit la rentabilité de ses investissements dans son exploitation agricole, améliorant ainsi le statut social de sa famille. Homme au physique avantageux, il participe désormais aux réunions du Rotary Club où il est admiré des femmes et établit des relations dans le milieu des affaires. Meknès se trouve éloignée des villes côtières où l'avenir national se décide, sur les kilomètres de côte qui séparent Rabat de Casablanca se concentrent la Cour et une bourgeoisie capitaliste jouissant de conditions de vie élevées et privilégiant l'existence consacrée aux plaisirs. À Meknès, les informations sur la marche du pays ne parviennent que par les communiqués officiels ou par des rumeurs se répandant de bouche à oreille sur les complots, les grèves ou la disparition d'un opposant politique à Paris en 1965.

La disparition de Mehdi Ben Barka a lieu après les émeutes sanglantes de Casablanca à la suite de protestations de jeunes contre une loi interdisant l'accès au lycée

des élèves de plus de 16 ans. « Ils hurlaient : “Nous voulons apprendre !”, “Hassan II tire-toi, le Maroc ne t’appartient pas”, “du pain, du travail, des écoles” » (Slimani, 2022 : 152-153). À ces manifestations d’étudiants vont s’unir leurs parents et les chômeurs des bidonvilles. Face aux promesses de modernité, les archaïsmes persistent et la police politique d’Hassan II (1961-1999) réprime durement toute opposition. Le frère d’Amine, Omar, occupe un haut commandement au sein de cette police politique et prend part à cette répression. Les années soixante-dix sont surnommées les *années de plomb*, en raison de la répression violente qui a retardé l’avancée des activistes démocrates ; l’enthousiasme initial des premières années de l’indépendance se voit freiné par le coup d’État avorté de juillet 1971, ce tournant de l’histoire marocaine cristallisent les tensions des trente dernières années du règne de Hassan II. Toutefois, la plupart des Meknassis « ne savait même pas que le pays vivait depuis trois ans sous un état d’exception, que le Parlement avait été envoyé et la Constitution mise au sommeil » (Slimani, 2022 : 31). Le roi perçoit l’éducation du peuple comme une menace pour son pouvoir et cette peur lui fait déclarer qu’« il n’y a pas de danger aussi grave pour l’État que celui d’un prétendu intellectuel » (Slimani, 2022 : 153). Avec cette affirmation, Hassan II vise à détourner les enfants des influences jugées néfastes, notamment celle des enseignants majoritairement de gauche en 1965 (Belal, 2011 : 68).

Les premières pages du livre nous offrent une image bien différente de la famille Belhaj, leur ferme va enfin disposer d’une piscine dans son enceinte, symbole de l’air de modernité que le patriarche souhaite donner à sa plantation maintenant que son entreprise est en plein essor. D’une certaine manière ce projet répond aussi à l’une des envies de sa femme, grande nageuse, puisqu’elle l’avait toujours réclamée ; cependant, cette nouvelle construction signifie la destruction de l’ancien jardin que Mathilde avait cultivé comme une « vengeance contre l’austérité à laquelle son mari, en tout, la contraignait » (Slimani, 2022 : 17). Amine choisit pour cela un moment précis, le mois d’avril, période où les roses sont toutes écloses et une odeur fraîche et suave flotte dans l’air. C’était aussi l’endroit où avait poussé autrefois un symbole d’hybridation : le *citrange*.

Ce changement d’attitude chez Amine est dû au retour de sa fille Aïcha à la ferme, après des études de médecine à l’université de Strasbourg. Elle est sa plus grande fierté, la première de la famille à faire des études. Elle avait travaillé dur et avait dû faire face au racisme dans certains milieux, attitude parfaitement illustrée à travers le comportement de Mme Muller, la patronne de l’auberge où elle séjourne pendant ses études ou bien chez la coiffeuse où elle tente de se donner une image à la Françoise Hardy avant de rentrer au Maroc. Les cheveux bouclés d’Aïcha la rendent coupable de tous les méfaits autant chez Mme Muller qui l’appelle l’Africaine que dans le salon de coiffure. Mme Muller véhicule tous les stéréotypes envers Aïcha, lui reprochant à un moment donné : « voilà pourquoi les canalisations sont bouchées. Avec des cheveux pareils, il ne faut pas s’étonner [...]. On ne vous a jamais appris ça en Afrique, à nettoyer

derrière vous ? » (Slimani, 2022 : 126). Les caractéristiques physiques de la race servent de preuve pour dénigrer et humilier l'indigène comme assure Anibal Quijano (2014a).

Le cadet de la famille, Selim, a un physique très différent de celui de sa sœur : il est grand, blond aux yeux clairs, un excellent nageur mais incapable de se concentrer sur ses études. Il ne parvient pas à trouver sa place, ni dans l'exploitation familiale ni à l'école. Après son abandon du lycée, entre l'inquiétude de sa mère pour son avenir et l'indifférence de son père car Amine a la conviction qu'un homme n'a pas besoin d'études pour réussir dans la vie. Le jeune homme quitte la maison familiale sans laisser aucun signe et s'engage dans une voie initiatique à la rencontre du mouvement hippie marocain, puis s'envole pour les Etats-Unis sans le communiquer à la famille. Dans les années 1970, l'arrivée d'Américains au Maroc permet à des jeunes comme Selim de côtoyer des figures comme Jimi Hendrix ou de s'immerger dans la culture hippie. Les Marocains accueillent chaleureusement ces visiteurs et les protègent, les logeant chez eux et vivant du troc avec eux, persuadés que : « ce sont des pauvres comme nous et les pauvres ça s'entraide » (Slimani, 2022 : 187). Selim suit cette vie hippie pendant trois ans avant d'abandonner le pays.

La seconde partie de ce livre s'ouvre sur une citation en exergue de l'écrivain Milan Kundera : « La fête est finie. On entrait dans le quotidien de l'humiliation » (Slimani, 2022 : 217). Cette phrase nous plonge dans la désillusion qui s'empare de la société marocaine après cette ambiance festive qui avait accompagné la libération du territoire et surtout chez ceux qui se sont battus pour l'indépendance croyant fermement à la création d'un pays plus égalitaire pour tous. C'est probablement pour cette raison que le deuxième volet de la saga s'ouvre sur le personnage d'Omar, bras exécuteur de la brutale répression policière pour avoir déjoué un complot contre le roi. Il « évoquait avec nostalgie le temps de la lutte pour l'indépendance où tous étaient unis pour un même idéal qui devait [...] être réactivé » (Slimani, 2022 : 81). Le désenchantement d'Omar est accentué par la perte des idéaux qui l'avaient poussé à s'engager dans la lutte révolutionnaire, mais ses rêves se sont évanouis en raison du cours des événements et sous l'influence des décisions des dirigeants politiques. Omar craint le mépris des intellectuels formés en Europe qui, une fois de retour au pays, humilient leurs compatriotes restés pour se battre sur leur territoire et qui n'ont pas disposé des moyens d'accéder à une éducation supérieure.

Ce conflit intime prend forme et s'empare de son corps, il souffre d'une maladie de peau qui le remplit des plaques d'eczéma et souffre des démangeaisons dont il ne peut se remettre : « il gratta et gratta. Ses épaules, ses aisselles, son cou, enflammé et maigre. On aurait dit qu'il cherchait à s'effacer lui-même, ou, du moins, à effacer une trace qu'il portait sur lui » (Slimani, 2022 : 219). De plus, il devient progressivement aveugle, ce qui lui vaut les surnoms de bigleux ou de taupe par ses camarades ; malgré cela, il conserve le respect de ses subalternes, qui n'osent contester ses ordres. Il est

redouté de tous, ses subordonnés font paniquer les détenus rien qu'en le mentionnant ou en leur annonçant sa présence aux interrogatoires.

Se retrouvant seul, sans amis, Omar se réfugie auprès de sa jeune sœur, Selma. Il cesse de la juger et de lui imposer sa cruauté, cherchant désormais auprès d'elle réconfort et tendresse. Leur relation se transforme car il endosse enfin le rôle de protecteur qu'elle avait autrefois attendu de lui. Après le décès de son mari, Selma s'établit à Rabat, cherchant un refuge pour échapper à l'autorité de leur frère Amine. D'abord, elle part sous la promesse de suivre une formation comme coiffeuse à Rabat, mais il s'agit d'un piège qui la pousse à exploiter la beauté de son corps et danser sur les tables des boîtes de nuit de la capitale pour vivre aux crochets des hommes riches qui l'entretiennent. « Les femmes, pensa-t-elle, sont comme ces pays que les troupes dévastent, dont ils brûlent les champs, jusqu'à ce que ses habitants aient oublié leur langue et leurs dieux » (Slimani, 2022 : 239). Elle perçoit la propension des hommes à la coloniser de l'intérieur, à envahir son corps et la dévastation qui en découle est une entrave à la paix qu'elle recherche. Elle « rêvait d'un passeport et d'un billet d'avion » (Slimani, 2022 : 235) pour fuir cette vie où seul l'alcool la préserve de la honte.

Selma laisse sa fille Sabah dans un pensionnat, leur relation ayant toujours été difficile puisqu'elle la pense à l'origine de ses malheurs et n'éprouve aucun amour pour elle. Le thème de la maternité et de ses répercussions dans la vie des femmes avec toutes ses contradictions reste un thème récurrent dans les romans de Slimani. Sabah prend conscience de ce manque d'amour maternel lorsqu'un ami lui caresse la cicatrice sur son front et découvre ce motif qui pourrait en être la cause : « cette cicatrice, lui dit-il, venait sans doute des aiguilles à tricoter ou d'une tige de fer que les femmes utilisaient parfois pour se débarrasser d'un enfant » (Slimani, 2022 : 282). A partir de ce moment, elle décide de garder sa frange pour dissimuler cette honteuse marque, ce stigmate qui l'humilie et lui cause tant de honte.

Selma et sa fille partagent, de manière différente, l'amour du jeune Selim qui n'a que cinq ans de plus que sa cousine Sabah. Au moment de la disparition de Selim, Sabah est la seule à recevoir ses lettres. Tous deux partagent le sentiment d'avoir « été abandonnés par Selma. Tous les deux avaient subi, quoique de manière différente, les foudres d'Amine » (Slimani, 2022 : 292). Malgré la crainte de s'attirer la colère de Selma, Sabah hérite tout ce qui la relie à sa mère.

Dans les années 1960-1970, une certaine confusion sociale règne dans le pays où « certains étaient proche du palais, d'autres sortaient de nulle part et n'avaient ni clan ni soutien ni argent [...]. Des hommes qui gravitaient dans les cercles du pouvoir trinquaient avec ceux qui voulaient le renverser » (Slimani, 2022 : 144-145). Les jeunes marocains éduqués, issus de familles d'artisans ou de paysans rêvent d'accéder un jour à des postes de ministre ou de se construire une belle maison avec piscine. Mehdi, jeune idéaliste et passionné de littérature, tombe fou amoureux d'Aïcha et la demande en mariage. Après des études d'économie et songeant à devenir écrivain, rattrapé par la réalité il se

résout à passer le concours d'inspection des finances dont il sort major d'une promotion ne comptant que cinq étudiants marocains. Il est alors nommé à la tête de la direction des impôts et devient plus tard directeur de cabinet au ministère de l'Industrie.

Il pénètre dans un monde dont il ne détient pas les codes. « Le week-end, il passait des heures au golf [...]. Les décisions importantes pour le pays se prenaient sur les greens et pour approcher le roi et sa Cour, mieux valait manier avec adresse les bois et les fers » (Slimani, 2022 : 333). Avant de conclure son récit, l'autrice projette l'intrigue trente ans plus tard, le personnage de Mehdi se trouve alors emprisonné à Salé et s'adonne à une introspection, regrettant de ne pas avoir combattu, « de ne pas s'être élevé contre les forces obscures qui prenaient possession du pays » (Slimani, 2022 : 323). Le père de Leïla, Othman Slimani (Fès, 1941-2004, Maroc) économiste et banquier, a été ministre de l'Économie du gouvernement marocain entre 1977 et 1979, puis président de la banque CIH. Accusé de détournement de fonds publics, il a finalement été acquitté à titre posthume.

Le couple formé par Aïcha et Mehdi, initialement passionné, se ternit à mesure que ce dernier se révèle plus conservateur que prévu, mal à l'aise avec l'exercice de la profession de sa femme. Il lui demande de taire sa carrière auprès de ses collègues du ministère pour ne pas les déranger. Aïcha souffre du machisme de son mari qui trouve les histoires qu'elle lui raconte sur son activité à l'hôpital inintéressantes et répugnantes. D'ailleurs, il ne souhaite pas qu'elle mentionne le fait d'être gynécologue, craignant le malaise que cela pourrait susciter. De plus, « il refusait obstinément de l'accompagner faire des courses car il craignait de rencontrer quelqu'un » (Slimani, 2022 : 332), se demandant s'il avait fait une erreur en choisissant une femme émancipée. Lors des réceptions officielles, Mehdi prend plaisir à raconter des histoires inventées, se sentant au-dessus de la moyenne, mais son désir de devenir écrivain s'évanouit, au grand dam d'Aïcha qui constate que ses mots n'ont plus la poésie de jadis, mais sont « ceux, lourds et content d'eux-mêmes, des bourgeois. Ces mots qui heurtent et ne veulent rien dire sinon la domination du monde » (Slimani, 2022 : 335). Il se transforme en un de ces citoyens qu'il avait tant détestés durant ses années universitaires pendant lesquelles il était surnommé Karl Marx.

En septembre 1972, lors d'une allocution télévisée, le roi annonce le lancement de la révolution agraire et la récupération des terres post-coloniales. Amine se fie à la parole du roi, ce roi « qui, depuis des attentats, n'est plus seulement le guide et le protecteur mais un élu de Dieu sauvé par la baraka » (Slimani, 2022 : 359). Le deuxième ouvrage, *Le Pays des autres*, se termine par une certaine désorientation d'Amine qui ne parvient plus à comprendre les mutations dans l'attitude des travailleurs de sa ferme et les évolutions du monde alentour.

5. Conclusion

Nous jugeons que les deux volumes de la saga familiale écrite par Leïla Slimani qui sont analysés dans le cadre de cette recherche mettent en évidence la complexité de l'équilibre des mémoires de ceux qui ont partagé les événements ; leurs perceptions diffèrent et les perspectives sont parfois opposées. Le problème du colonialisme est toujours vivant dans le monde d'aujourd'hui et aborder la vision des deux côtés des faits nous permet de mieux comprendre les dynamiques sociales actuelles. Nous devons nous affranchir de l'hégémonie du savoir des puissances dominantes et de leur vision du monde héritée du colonialisme. De la même manière que le pouvoir colonial prime dans l'imaginaire collectif, la vision masculine demeure également dominante et l'existence des femmes reste presque imperceptible par rapport aux événements historiques. La domination masculine est une réalité qui s'enracine dans l'histoire coloniale. Il est nécessaire de déconstruire ces deux systèmes pour construire une société plus juste et plus égalitaire.

La société occidentale doit repenser sa relation avec la migration, un sujet brûlant à l'ère du numérique où les informations circulent librement et les réseaux sociaux influencent fortement nos perceptions. Il est nécessaire de porter un regard différent sur la migration en Europe comme l'affirme Alvaro Amieiro (2022). Une reconsidération des attitudes s'impose, prenant en compte la complexité des existences passées pour mieux comprendre et atténuer les tensions actuelles. La littérature reste un autre repère fiable dans ce monde de l'image et des fausses informations. Elle nous permet d'accéder à une compréhension plus nuancée des faits historiques, souvent relatés uniquement du point de vue des dominants, à une époque où les individus étaient catégorisés selon leur race. L'approche multidirectionnelle de la mémoire offre la possibilité d'élargir cette analyse à des domaines plus subjectifs et intimes, enrichissant ainsi notre compréhension du passé.

La littérature contribue à rendre visible l'existence « minuscule » d'individus ordinaires, hommes et femmes, dont les récits sont passés sous silence dans la grande histoire. Ces témoignages, bien que négligés, sont pourtant devenus avec le temps des éléments clés pour comprendre les racines des conflits actuels qui s'enveniment au sein des populations où les descendants ne partagent plus les mêmes réalités que ceux qui ont directement vécus ces événements historiques.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AÏT MOUS, Fadma (2021) : « La place des femmes dans des textes nationalistes de la période coloniale : Une présence manquante ». *Hespéris-Tamuda* LVI : 1, 171-188.
- ALFARO AMIEIRO, Margarita (2022) : « L'expérience de la migration en France ou la quête de l'éthique cosmopolite. Analyse du roman *Soleil amer* de Lilia Hassaine ». *Cédille*,

- revista de estudios franceses, 22, 23-40. DOI : <https://doi.org/10.25145/j.cedille.-2022.22.03>
- AYÉN, Xavi (2021) : « Leïla Slimani: “Yo existo gracias a la segunda guerra mundial” ». *La Vanguardia*, URL: <https://www.lavanguardia.com/cultura/20210517/7458785/leila-slimani-pais-otros-novela.html>
- BELAL, Youssef (2011) : *Le cheikh et le calife. Sociologie religieuse de l’islam politique au Maroc*. Lyon, ENS éditions.
- BELLEMARE-PAGE, Stéphanie (2006) : « La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine ». *Études littéraires*, 38 : 1, 49-56. DOI : <https://doi.org/10.7202/014821ar>
- BERTHO, Elara & Anne QUERRIEN (2021) : « Lignes de fuite décoloniales ». *Multitudes*, 84 : 3, 52-56.
- BRUNET, Julie (2004) : « Histoires de grands-mères : exil, filiation et narration dans l’écriture des femmes migrantes du Québec ». *Les cahiers de IREF*. URL : <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3657976>
- CHAUDEY, Marie (2020) : « Leïla Slimani : “Écrire un roman est toujours politique” ». *La Vie*, URL : <https://www.lavie.fr/ma-vie/culture/leila-slimani-ecrire-un-roman-est-toujours-politique-2882.php>
- DURU-BELLAT, Marie (2019) : « François Héran, *Migrations et sociétés* ». *Lectures, Les comptes rendus*. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/38982>
- FERNANDEZ ERQUICIA, Irati (2019) : « La présence de la femme dans l’œuvre de Leïla Slimani ». *Thélème. Revista complutense de estudios franceses*, 34 : 1, 173-189. DOI : <https://doi.org/10.5209/thel.61153>
- KOUTCHOUMOFF, Arman (2020) : « Leïla Slimani : “Je tiens mon féminisme de ma grand-mère” ». *Le Temps*, URL : <https://www.letemps.ch/culture/livres/leila-slimani-tiens-feminisme-grandmere>
- LEYRIS, Raphaëlle (2020) : « *Le pays des autres*, de Leïla Slimani : les fracas de l’histoire marocaine ». *Le Monde*. URL : https://www.lemonde.fr/critique-litteraire/article/2020/03/05/le-pays-des-autres-de-leila-slimani-les-fracas-de-l-histoire-marocaine_-6031894_5473203.html
- MAINARDI, Copélia (2022) : « Regardez-nous danser de Leïla Slimani. Une valse à deux temps ». *Marianne*. URL : <https://www.marianne.net/culture/litterature/regardez-nous-danser-de-leila-slimani-une-vals-a-deux-temps>
- MANIGLIO, Francesco & Rosemeire BARBOZA DA SILVA (2021) : « El análisis crítico del discurso y el giro decolonial ¿Por qué y para qué? ». *Critical discourse studies*, 18, 156-184.
- NDLOVU-GATSHENI, Sabelo J. (2021) : « Le long tournant décolonial dans les études africaines ». *Politique Africaine*, 161-162 : 1, 449-472.
- PANOCCHIA, Sabina (2014) : « Dire la décolonisation à la française : histoire d’un récit à traquer », in Gianfranco Rubino & Dominique Viart (dir.), *Le roman français contemporain face à l’Histoire*. Macerata, Quodlibet, 333-335.

- PEREYRA, Soledad (2018): *Memorias multidireccionales: narrativas del pasado traumático entre Europa y América Latina*. Seminario, Universidad de La Plata. URL : <https://memoria.fahce.unlp.edu.ar/programas/pp.11114/pp.11114.pdf>
- QUIJANO, Aníbal (2014a) : « Colonialidad del poder y clasificación social ». *Cuestiones y horizontes: de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder*. Buenos Aires, CLACSO, 285-327.
- QUIJANO, Aníbal (2014b) : « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina ». *Cuestiones y horizontes: de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad / descolonialidad del poder*. Buenos Aires, CLACSO, 777-832.
- ROCHE, Anne (2018) : « Questions du multidirectionnel ». *Mémoires en jeu. Revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux du mémoire*, 8, 43-46.
- RODRÍGUEZ REYES, Abdiel (2016) : « El giro decolonial en el siglo XXI ». *Ensayos pedagógicos*, XI: 2, 133-158.
- ROTHBERG, Michael (2018) : *Mémoire multidirectionnelle. Repenser l'Holocauste à l'aune de la décolonisation*. Paris, Éditions PETRA.
- RUBINO, Gianfranco (2014) : « L'histoire interrogée », in Gianfranco Rubino & Dominique Viart (dir.), *Le roman français contemporain face à l'Histoire*. Macerata, Quodlibet, 11-24. URL : <http://books.openedition.org/quodlibet/115>
- SCHNEIDER, Oriane (2020) : « *Le pays des autres*, Leïla Slimani ». *À voir, à lire*. URL : <https://www.avoir-alire.com/le-pays-des-autres-leila-slimani-critique-du-livre>
- SLIMANI, Leïla (2020) : *Le pays des autres*. Paris, Gallimard (Folio).
- SLIMANI, Leïla (2021) : « Leïla Slimani : “Mon féminisme vient de ma grand-mère” ». *Les Inrockuptibles*, 16 avril. URL : <https://www.lesinrocks.com/livres/podcast-leila-slimani-mon-feminisme-vient-de-ma-grand-mere-150342-16-04-2020>
- SLIMANI, Leïla (2022) : *Regardez-nous danser. Le pays des autres, 2*. Paris, Gallimard.
- VANLOMMEL, Sofie (2022) : « Pour écrire, il faut cultiver ses souffrances ». *L'Echo*, URL : <https://www.lecho.be/culture/litterature/leila-slimani-ecrivaine-pour-ecrire-il-faut-cultiver-ses-souffrances/10432137.html>